

POSTFACE : l'après de l'après

par Cécile Voisset, 2018.

Paris-Montparnasse mai 2018

« Il faut être responsable de ce qu'on laisse après soi. »

L'Amphithéâtre des morts

Un texte posthume de Guy Hocquenghem sonna l'heure des comptes. Quoi retenir quand le flux temporel s'échappe tout entier comme l'eau qui coule entre les mains ? Retenir ce temps qui vola aussi pour lui à tire-d'aile. L'émotion de ces lignes incomplètes tient à ce temps qui le pressa in extremis ; le mourant battait le rappel : retenir coûte que coûte.

Retenir en mémoire comme l'on retient une leçon, retenir au cœur et en guise de leçon. La mémoire vive, naturellement fragmentaire, s'étale pudiquement au grand amphi où le spectacle de la mort groupée paraît à son comble. Ce n'est plus l'amphithéâtre des étudiants, des jeunes de Mai – quand on est jeune, on n'est pas malade voyons. Car la vraie vie, c'était également la vie estudiantine ; c'était le soleil, le printemps, la lumière jaillie d'éclats mémoriels et passée au filtre sentimental, saison émerveillée que dit l'image d'une baie vitrée devant laquelle se passent, s'écoulent les dernières journées : « comme il fit beau toute la décade des années soixante. »

On peut toujours ironiser comme cet « exilé » de Voltaire qui énervait l'auteur de *La Beauté du métis*. La beauté, dont la sienne qu'il faut après lui redire, participait de cette fraîcheur de vivre manquant terriblement à l'homme se sentant gagné par un froid crépusculaire. Tout ce temps passé sans économie de quoi que ce soit, « la vie en si peu », et une impatience tenace malgré un « extrémisme désarmé ». À l'approche de la toute-fin, il désirait encore écrire en sincérité. Défilaient sous sa plume engourdie une enfance et une jeunesse réécrites à l'aune d'une imagination un brin surréaliste, entre espoir et désespoir ; l'écrivain empruntait à la fiction du vieil académicien, cliché de l'homme inverti fabriqué par ce texte inachevé d'un genre semi-biographique, qui occupe un appartement du Quartier Latin où sa fleuriste livre un ficus génétiquement modifié donnant des « oranges bleues ». Ces *Mémoires* avancées, devancées, non préméditées bien qu'au titre soigné, nature : comme lui. Dernières impressions. Confessions avant l'ultime voyage, sans Dramamine cette fois.

1968-2018 : un bail. Guy Hocquenghem n'a pas été jusque là ; ce bail-là, il n'a pu hélas l'honorer. *L'Amphithéâtre des morts* le montre en sursis avec cette mémoire intermittente d'un passé qu'il n'a semble-t-il pas trahi.

Avant de mourir, il retranscrit l'idéal de Mai ; il immortalise ce mélange de refus et de joie, la raideur aussi d'une époque comme l'illustre avec drôlerie cet épisode opposant deux types de

trotskyistes dans l'une des salles de l'École (ENS) où l'autobiographe naguère étudiant-militant finit par être visé :

« Soudain, Chisseray se lève, et se met à hurler. Chisseray dirige l'autre aile, celle à laquelle je n'appartiens pas. Nous sommes des liquidateurs, des petits-bourgeois. L'orateur est rond et rose, une tête d'épicier, qui cache une âme de Fouquier-Tinville.

"Et en plus, H. est homosexuel. Votre groupe admet des petits-bourgeois dégénérés et vicieux..." (Depuis, j'ai appris le suicide de Chisseray, à l'âge de trente ans, par déception révolutionnaire.) »

Pauvre vieux. Pauvre type qui ne fit pas long feu. Au demeurant, sagesse d'Hocquenghem qui reconnut dans cette vie qui partait de lui, dans ses frasques et attentes tout comme dans ses étonnements, la quête éperdue d'un « absolu ».

Dans l'après-mai, à l'âge de la « libération sexuelle » et de ce qui s'ensuivit, il vécut à fond. Se rappelant cette insouciance, l'écrivain moribond méditait sur sa propre fin : issue involontaire qui s'adresse à l'aimé, R. peut s'en prévaloir. G. le païen, le babylonien ayant en partie mené une vie de Sardanapale, regarde de sa fenêtre les arondes tourner avec le Panthéon dans son champ de perspectives. Qu'annonce donc une hirondelle ? Quelles promesses n'a-t-il pas tenues après que Mai échoua et fut tué dans l'œuf ? Quelles infidélités eût-il pu s'imputer ? Mais aucune.

L'homme au point d'honneur qui ne s'est jamais commis, l'intransigeant impeccable, l'aimant autant que l'exaspéré, n'a rien de profanatoire. S'il est rattrapé par Dieu à l'article d'une mort inéluctable, lui qui essuya des accusations (l'antisémite d'alors annonce peut-être l'islamophobe d'aujourd'hui) et fit les frais de médisances pour son sublime ton qui déplut forcément, c'est parce que le moment du bilan tombait sous les auspices des trois mots du Livre de Daniel qui brasillaient à ses yeux. Lui l'impie ? Non. Son âme peut bien reposer, sans balancer ; sans doute que son mystère rejoint l'antique énigme des Grecs que son personnage, dans ce grand amphithéâtre, emportait dans le silence.

Dans les *Cahiers de l'imaginaire* qui saluaient en 1992 la présence de Guy Hocquenghem, Simone Debout-Oleskiewicz se souvenait d'une de ses explications au sujet de ce cher Mai :

« Très conscient, rétrospectivement de ce qui se passa alors : un mouvement, dit [...] "*ni droite ni gauche, ni politique, ni esthétique au sens étroit*", un individualisme, dit-il très bien, mais "*qui ne tombe jamais dans l'individu féroce attaché à soi*", une force singulière d'indépendance, qui secouait tous les conformismes, les préjugés, les idées, les règles arbitraires, une puissance expansive qui transformait les rapports, qui créait d'autres relations. »

Enchantement collectif, désenchantement social.

L'anarchiste se lisait en lui. Dans sa préface dense et instructive, reparue en 2014, à la *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* publiée 1986, Serge Halimi donne non sans raison cette image d'un militant entêté, d'un audacieux qui ne renonce pas : « il avait tiré un coup de pistolet dans la messe des reniements. » L'imaginaire meurtrier, sanglant, d'un anarchisme traditionnel voire héroïque, recouvre la personne – *persona* – de celui qui paraît à

la lecture en ennemi de toute violence ou plutôt en être non-destructeur ; cela dit, le regard posé par le commentateur touche le noyau sémantique du texte et du geste hocquenghémien. René Schérer voit mieux ou touche plus juste, suit et approfondit cette veine. L'association d'idées qui, en retour, le mène de Guy Hocquenghem à Michel Zévaco exemplifie la position hocquenghémienne que nous comprenons après une lecture en grand d'une œuvre politique au sens noble. Ce n'est pas un hasard si ce journaliste anarchiste du XIX^{ème} siècle, dont l'étudiant H. aurait habité à Paris la même chambre de bonne, était également un auteur de romans de capes et d'épées, inventeur notamment de « Pardailan » et écrivain génial selon Sartre qui l'admirait comme nous le lisons dans *Les mots*.

L'anarchie en un autre sens que celui d'un combat doctrinal et misérable, l'émancipation de tout ordre par la pensée (...]. Un anarchisme bien sûr synonyme de révolte, pour sûr explosif de vitalité, refusant toute inconvenance en même temps que prêchant toute action non attentatoire aux libertés et, cela allait sans dire, chargeant sus à toute médiocrité.

**

L'injonction identitaire

Ou quand les valeurs valent proportionnellement à l'inverse des normes¹

Quand les normes, pire : quand la norme a tout envahi, qu'elle régit les comportements, les actes et les dires, les valeurs (liberté, dignité, etc.) ont perdu et penser est devenu vain jusqu'à l'impossible ; les mots sont salis et il faut de nouveau les curer (ce que se proposait Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*).

La normalité illusionne, fait croire à la paix. Pasolini le relevait, désespéré, au tout début de *La rage*. Le poète énonçait différentes haines : des noirs, des juifs, des enfants rebelles ; il écrivait pour lutter contre l'irréalité : « Dans l'état de normalité, on ne regarde pas autour de soi : tout autour se présente comme "normal", privé de l'excitation et de l'émotion des années d'urgence. »

Dans sa *Lettre ouverte*, Guy Hocquenghem caricaturait de faux frères, de pseudo-camarades, d'hypocrites dévots. Il croquait d'une plume jubilatoire ceux avec lesquels il avait frayé un temps, ces nouveaux sophistes auxquels il s'opposait farouchement et qu'il ridiculisait pour n'en faire qu'une bouchée. Il forçait le trait, faisant mieux apparaître ces tristes figures d'une nouvelle décennie, ces figurants d'une restauration éhontée qu'il résumait sous l'idée d'une normalisation mitterandienne des esprits. Dans les années 80 où la gauche accédait au pouvoir, tous ces renégats des idéaux de Mai s'avéraient opportunistes, arrivistes, carriéristes et même sans doute pour certains d'entre eux naïfs. En avant tonton et compagnie, grand mythe du mieux-être, grande mythification nationale : chorale. Sans lui.

¹ Dernier volet en date d'une réflexion commencée en 2009 et publiée en 2011 sous la forme d'un article dans la revue québécoise en ligne *Trahir* sous le titre « L'injonction identitaire ».

Lecteur assidu de Balzac, Hocquenghem s'escrimait contre ces intellectuels parleurs ; il dépeignait ces fous, leur bouffonnerie, ces Narcisses qui lui inspiraient dégoût. Ce faisant, il philosophait sur l'état de son pays, de l'Europe et du monde ; il ne risquait décidément pas d'aimer cette France qu'il portait quelques années auparavant dans *La Beauté du métier*. Cela ne s'arrangeait pas. Les choses se sont aggravées depuis, après la vie écourtée d'Hocquenghem. Au mot d'ordre lepéniste de quitter la France si on ne l'aimait pas, succédaient les discours gnangnan et convenus sous l'espèce parfois d'une profession de foi, qui suggéraient qu'on aimât la France bien évidemment aimable. Rétrospectivement, celui que l'on peut appeler visionnaire – « voyant » – ne s'était pas fourvoyé, ni mépris.

Dans son *Abécédaire* enregistré avant sa regrettable fin, Gilles Deleuze déplorait la nullité des philosophes vendant sur le marché un produit ressortissant au marketing sous le vocable sans-gêne de concept. Que philosopher c'était penser par concepts ou par construction de concepts, le vieux de Königsberg nous l'avait appris. Après la mort du philosophe de Vincennes, après la Nouvelle Philosophie, le règne des impostures s'instaurait et la démagogie de plus bel avec son esprit de la facilité et de fausseté. Le droit à l'erreur était possible, le droit à la bêtise était-il permis ? Les choses empirèrent donc, bien après cet appel testamentaire. Il n'empêche que Deleuze lègue à ses auditeurs et lecteurs l'idée qu'aux « anarchies couronnées » où ça se disperse, se dissipe, où ça s'intensifie, s'opposent les pulsions – tendances – fascisantes, de droite comme de gauche où ça se durcit, se solidifie, se fixe.

Dans son *Amphithéâtre des morts*, Guy Hocquenghem semblait chercher à dérouler façon cinérama la bande d'un passé s'éloignant comme à regret. Le champ hocquenghémien n'avait rien du champ deleuzien ; Hocquenghem avait suffisamment vitupéré ceux de sa génération – foutu de mot qu'il exérait avec quelques autres – qui se voyaient béats « comme au cinéma », expression objet de risée pour lui mais pas pour ses contemporains du même âge. La vie était très bien comme ça, pas la peine de la doubler, de la dupliquer, de se la jouer ; l'entièreté du personnage le dit à la lecture de son texte ultime et émouvant. Hocquenghem n'était pas deleuzien, entendons par là qu'il ne suivait pas Deleuze auquel un méchant livre paru en 1973 prêtait une héroïsation indue de sa personne et probablement relevant d'une vogue, un *Deleuze* auquel le principal concerné et interpellé, le philosophe de mai, répliqua fort bien. Pourtant, la proximité philosophique des deux hommes, d'ailleurs soulignée par Schérer dans sa postface à *L'Amphithéâtre des morts*, insiste à maintes reprises, divers plans et différents égards, en dehors du fait qu'ils n'ont ni vécu ni pensé comme des porcs comme le déclarait Gilles Châtelet en dédicace d'un traité d'économie philosophico-mathématique paru dans les années quatre-vingt-dix. Avec son ami Félix Guattari, le philosophe de Vincennes restait fidèle à Mai dont ils écrivaient tous deux – dans « Mai n'aura pas eu lieu » – ce qu'il importait de retenir de cette irruption d'un possible, certainement pas toutes les âneries qui avaient émaillé les Événements et qui ne comptaient donc pas mais assurément les idées qui avaient fleuri à ce point-là, à ce moment entrant dans cette parenthèse que Hocquenghem mentionne à sa façon dans son dernier écrit.

Deleuze avait aimablement préfacé en 1972 *L'Après-mai des faunes*, en plus de participer au jury de thèse où Hocquenghem présentait ces travaux publiés juste après sous ce titre post-mallarméen. Cette même année, *L'Anti-Œdipe* jumelait les idées de désir et de révolution qui devaient autant à la réflexion hocquenghémienne que cette dernière à la première. L'influence

deleuzienne, avec son parti pris philosophique, accompagne un temps la philosophie d'Hocquenghem avec son apport schéréien. C'était l'époque des véritables réflexions communes, lesquelles prenaient en tant que telles du temps et s'éprenaient d'éruditions ouvertes. Les critiques du sujet, le nietzschéisme, le concept de devenir, etc., marquent ce cheminement de la pensée philosophique jusqu'à cette démolition progressive, étayée par l'analyse deleuzo-guattarienne des « crispations identitaires », insupportables entre autres à l'orthodoxie psychanalytique : temps révolu à l'heure, la nôtre, où l'idée d'identité paraît désormais incontestée.

Si c'était mieux avant, avant ce retour ou restauration avec une mise en respect de toute autorité et de son assise appelée pouvoir, c'est parce qu'une régression de la pensée empêche son libre exercice de manière à évaluer une idée jugée incontestable par presque tous. Si c'est pire à ce jour, c'est parce que tout le monde est identitaire au vu d'une menace pesant sur une perte ou reposant sur un manque d'identité(s). Comme si toute critique de l'identité insécurisait les subjectivités, comme si elle ne participait pas au contraire d'un repli ou d'une incapacité à faire ou à produire de la différence, comme si elle mettait à terre quelque chose qu'elle aurait implicitement décodée.

L'identité, qu'est-ce ? Une norme, une assignation à résidence du même séparé de l'autre, une unité prescrite qui se fonde sur une exclusion, une injonction qui veut l'unité sans la diversité. L'identité, c'est toujours le même en réaction au différent. L'identité, c'est l'assomption d'une communauté – quasi imaginaire si on lit bien la préface de Roland Surzur à *L'Amphithéâtre des morts* – ou appartenance machinée et obligatoire ; alors que chaque groupe est traversé par ses différences, ses altérités. Guy Hocquenghem s'était à juste titre démarqué. À bien tendre l'oreille aux écrits diversifiés qu'il a publiés, lui qui ne surfa sur aucun genre ou actualités de mise, « institutionnel » et – pire – « institutionnalisé » s'entendent comme des gros mots ; et on peut le comprendre. Ses choix affectifs et moraux ne portèrent pas humainement sur des êtres qui privilégiaient le manche et se tenaient à son côté. Deleuze ne fit pas partie de ces choix, mais il n'injuria pas une mémoire commune en ne s'institutionnalisant pas ; son désir testamentaire lance aux « enfants de mai » des pistes de réflexion et apporte des informations sur une époque chahutée puis bouleversée ainsi qu'à son après. L'analyse d'un inconscient machinique induit entre autres, avec celle de transversalité, l'idée que le pouvoir communautarise, identarise, catégorise, catégorialise, binarise, divise et appauvrit.

Comme tels, les identitaires et a fortiori les identaristes ressortissent à tous les bords. Leur supposé et revendiqué besoin d'identité recouvre un besoin d'État, une demande de sécurité toujours plus grande qui vise à renforcer l'institution et, partant, à restreindre les libertés sous la forme d'une nationalité, d'un patriotisme, qui vénère un dieu mortel.

Hocquenghem, pas davantage que Deleuze, ne posait une question sociétale ni même sociale. Par son pamphlet retentissant qui le vouait à la haine, il s'en prenait à l'irresponsabilité des uns et des autres. Sartre, maître commun à tous deux qui ne le renièrent pas non plus, mettait en garde contre l'avenir compromis de la gauche. L'auteur des *Réflexions sur la question juive* avait montré que l'antisémitisme constitue le juif ; autrement dit, que le persécuté était constitué comme identité : assigné. Dialectique, la relation oppresseur-opprimé risque toujours de s'inverser, l'opprimé de se muer en oppresseur voire en prescripteur. Cette

philosophie du regard ainsi que de la responsabilité, et donc de la liberté, menait nécessairement à une réflexion sur la révolte et donc sur la libération, préalable de la liberté. En 1974, Jean-Paul Sartre publiait un livre d'entretiens – *On a raison de se révolter* – dans lequel il définissait la révolte comme « passage à la valeur » ; de manière significative, il exprimait son pessimisme quant à l'avenir de la gauche dont les futurs dirigeants continueraient selon lui à interdire et feraient taire calmement et non avec une franche brutalité tous ceux qui contreviendraient aux ordres de l'appareil étatique désormais en leurs mains. Le philosophe célèbre et célébré déclarait alors que « Le PC et la liberté, ça ne va pas ensemble » et épinglait au passage la CGT pour sa défense d'intérêts catégoriels ; le philosophe militant prévoyait aussi que les gauchistes, terme qui désignait en Allemagne la gauche radicale, seraient exposés à la vindicte populaire et serviraient de parfaits bouc-émissaires.

Guy Hocquenghem ne mentionne pas ces considérations sartriennes dans ses écrits théoriques, sans doute parce que le vieux Sartre était accaparé par des figures d'intolérance dont il connaissait la part de fanatisme. Parce que l'existentialisme était un humanisme, le sartrien qu'il fut atteste ça et là que sa philosophie peut déjà se percevoir sous un jour humaniste. Certes, elle ne pouvait plus être existentialiste c'est-à-dire défendre un sujet synonyme de conscience. Étaient passées par là, sur le chemin de sa vie, les réflexions post-sartriennes sur l'inconscient avec une réévaluation du principe freudien de réalité par un philosophe comme Herbert Marcuse, contempteur d'une gauche conservatrice. À ce compte, « deviens ce que tu es » ne paraît pas incompatible avec cette pensée humaniste que le joli Mai réactualisait. Et puis l'humanisme hocquenghémien s'évalue à l'aune d'une Renaissance ou Antiquité vivifiée par des Européens convaincus, sous la figure emblématique d'un Fra Angelo réincarnant sur le mode romanesque un merveilleux François d'Assise. Rien d'étonnant que la dénonciation de la Conquête, de l'impérialisme, dénonciation en filigrane d'une universalisation que rappelle l'étymologie de « catholique » (universel), traverse une œuvre avec une mise à nu finale dans le cas d'Hocquenghem, et non pas inaugurale dans le cas de son modèle italien. Ses écrits et sa vie, l'une finissant par ressembler aux autres, thématisent ce don, celui d'amour en son sens large c'est-à-dire non exclusif, qui tint à cœur l'ex-soixante-huitard ayant introduit le baiser du hippie dans sa famille d'origine, conformée comme beaucoup d'autres et dont il ne retient que la figure maternelle.

L'injonction identitaire ou le triomphe de la Norme, la normalisation des comportements que l'École renforce à coup d'abrutissement et à force d'inculturation des esprits sous les formes accrues du jugement, à commencer par celui d'immaturation. *La Beauté du métier* consacre à l'enseignement, notamment à l'histoire de la littérature française, une réflexion belle et utile. La norme rend bête. Comme telle, elle est dangereuse.

Contre la répétition et pour la différence, Hocquenghem se ficha heureusement de la respectabilité. Ce que c'est que se révolter fut peut-être, paradoxalement avec l'Idée de sagesse, l'une de ses préoccupations majeures. L'honneur, une des valeurs que ses parents somme toute lui inculquèrent, fut sauf. Respect, oui.